



Moi, prof en lycée : « La réforme va poser un problème durable sur le suivi des élèves »



Epreuve du baccalauréat, en juin 2015 à Paris. (MARTIN BUREAU/AFP)

Alain Leluc est professeur dans un lycée d'Arles, dans les Bouches-du-Rhône. S'il aime son métier et s'il est fier de l'exercer, il ne cache pas ses inquiétudes sur les difficultés qui minent l'Education nationale. Il appelle à remettre du sens dans l'institution.

MOI, MON MÉTIER À L'HEURE DE LA PRÉSIDENTIELLE

Ils sont professeurs, avocats, intermittents du spectacle, agriculteurs... Après deux ans de pandémie, une nouvelle réforme ou une crise économique, en quoi leur quotidien professionnel a-t-il changé ? Comment, aujourd'hui, ces femmes et ces hommes aimeraient exercer leur métier ? A quelques semaines de l'élection présidentielle, « l'Obs » leur donne la parole.

En référence à l'anaphore utilisée par François Hollande pendant l'entre-deux-tours de l'élection en 2012, cette série d'articles souhaite interpeller les candidats et candidates sur la réalité de ces professions.

Alain Leluc est devenu professeur « *un peu par hasard* ». Féru de sciences, il débute des études de biologie car le côté varié du cursus universitaire lui plaît, et se tourne ensuite vers une formation plus généraliste. L'idée d'enseigner l'attire. « *Je dois beaucoup à l'école*, confie celui qui est désormais âgé de 56 ans. *Je viens d'un milieu*



populaire, j'ai beaucoup appris et vécu grâce à l'école, de la maternelle jusqu'à l'université. »

Après son agrégation, il commence à enseigner à la fin des années 1990, dans un collège de Trappes (Yvelines), à l'époque en ZEP (zone d'éducation prioritaire). Une première expérience formatrice, pendant laquelle il a à la fois découvert l'importance du travail d'équipe avec ses collègues, mais aussi, amèrement, comment le manque de moyens peut parfois entraver la meilleure des volontés.

Il enseigne désormais les sciences de la vie et de la Terre (SVT) dans un lycée d'Arles (Bouches-du-Rhône), « *calme mais pas très favorisé socialement* ». Un métier qu'il aime et exerce sereinement, mais qui souffre des entraves d'une institution parfois à bout de souffle. Une institution dans laquelle, à six semaines de l'élection présidentielle, il aimerait revoir naître du sens.

"Ce prof a changé ma vie" : 20 histoires en hommage aux enseignants

Chaque semaine, en tant que professeur agrégé, Alain donne quinze heures de cours dans son établissement, une charge de travail facilement doublée par le travail qu'il rapporte à la maison, entre corrections et préparations. « *J'arrive généralement une grosse demi-heure avant le début officiel de ma journée, car j'ai à cœur d'accueillir mes élèves, de construire une relation de confiance avec eux* », explique ce père de famille.

La suite après la publicité

Un lien plus facilement construit grâce à l'effectif dans ses classes, entre 18 et 20 élèves en spécialité. « *Des conditions très favorisées* », souligne-t-il. « *Il y a quelques années, j'ai eu des classes bien plus chargées qui rendaient l'enseignement plus compliqué. Avec le vécu, il devient plus facile de s'y adapter, mais pour des jeunes collègues, cela peut être difficile à gérer.* »

La course au programme

Des difficultés, son métier n'en manque pas, malgré le plaisir qu'il en tire encore. L'une des plus importantes ces derniers temps découle de la réforme au lycée. « *Avec les spécialités, l'entité de classe a disparu, et le groupe entier ne se réunit seulement que quelques heures par semaine*, explique Alain. *Or, c'est la cohérence dans une équipe qui permet de mieux travailler en groupe.* »

Il craint par ailleurs un problème durable sur le suivi et la construction du projet d'orientation de chaque élève. Professeur principal d'une classe, il ne voit dix de ses élèves que deux heures tous les quinze jours car ils ne suivent pas de spécialité SVT.

Le grand blues des profs français

La réforme du bac a également amené avec elle une course pour boucler le programme avant les épreuves de spécialité, initialement prévues au mois de mars. « *On a eu beau dire que c'était incohérent, trop chargé, notre expérience du terrain n'y a rien fait. En SVT, en chimie, le programme est dément. Il y a une partie génétique en bio, difficile, théorique, et là où on pouvait la traiter en dix exercices, aujourd'hui ce n'est que deux ou trois* », soupire-t-il.

La suite après la publicité

Au mois de janvier, le ministère de l'Education nationale a finalement annoncé le report de ces épreuves au mois de mai, notamment en raison de la crise sanitaire, mais Alain Leluc s'interroge : qu'en sera-t-il l'année prochaine ? « *Les élèves nous disent que tout va trop vite, on a l'impression de devoir bâcler le travail pour boucler, et ça se paie, prévient-il. Certains ne se retrouveront pas assez solides au moment des épreuves et cela aura des conséquences dans le supérieur...* »

« Beaucoup vivent mal leur semaine »

S'il réussit à rester épanoui dans son travail, Alain a été témoin du mal-être de nombre



de ses collègues. « *Il y en a beaucoup qui vivent mal leur semaine et leur travail. Ils ont l'impression de devoir courir en permanence car les conditions ne sont souvent pas réunies pour travailler sereinement. A dix ans de la retraite, certains n'ont plus la patience, la foi dans leur métier* », déplore Alain.

« On finit par accepter l'inacceptable » : à Marseille, le blues des profs

Derrière ce mal-être, de nombreux professeurs déplorent le manque de soutien de leur hiérarchie. Aux yeux d'Alain, les directeurs d'école « *sont de plus en plus des gestionnaires à qui l'on demande d'appliquer les choses, de gérer les dotations horaires* ».

« *Dans ma carrière, j'ai connu des proviseurs fantomatiques, que l'on ne voyait parfois pas de la semaine, plus préoccupés par la gestion comptable que par les élèves et la vie de classe.* »

Il se souvient d'un projet monté avec des professeurs d'EPS pour emmener les élèves au ski. Ils élaborent conjointement un projet pour travailler sur une partie du programme de sciences qui portait alors sur l'effort physique. « *C'était construit, mais le chef d'établissement a estimé qu'un prof de SVT n'avait rien à faire dans ce séjour* », regrette-t-il.

La suite après la publicité

« On voit les dégâts que le Covid va laisser »

La crise du Covid-19 et son traitement dans l'Education nationale ont encore exacerbé les problèmes des professeurs. Alain Leluc se remémore douloureusement la difficulté de maintenir le lien avec les élèves pendant le confinement, s'alarme des dégâts que causera durablement cette période.

Voilà à quoi ressemble la journée dantesque d'un directeur d'école à l'heure d'Omicron

De cet épisode dont il espère que le pire est passé, il garde aussi de l'amertume. « *Pour les protocoles sanitaires et le reste, on a fini par comprendre que si on voulait être au courant, il fallait regarder BFM. Blanquer disait que tout était prévu mais c'est nous qui avons dû inventer avec des bouts de ficelle.* » Et de citer avec acidité le fiasco du protocole de rentrée des vacances de Noël.

« Il manipule la nitroglycérine » : la disgrâce de Blanquer, ex-premier de la classe

Il se souvient de la Toussaint 2020 comme la période la plus difficile : à l'époque, l'épidémie flambe, et les élèves reviennent de vacances sans changement majeur dans le protocole. Le lundi matin, Alain et ses collègues exigent une demi-journée pour élaborer eux-mêmes une façon d'enseigner de manière sécurisée.

« *Depuis deux ans, on s'est sentis extrêmement seuls* », résume Alain. « *L'actuel ministre de l'Education nationale, Jean-Michel Blanquer, est caractéristique du mépris du corps enseignant, s'agace-t-il. Il s'en défend, mais son regard sur l'enseignement est très loin de la réalité du terrain, il prend toujours les personnels de haut.* »

La suite après la publicité

« On a du mal à recruter »

Depuis le début de sa carrière, Alain a observé une vraie perte de reconnaissance pour les enseignants au sein de toute la population. Les préjugés et le « prof bashing », présent jusque dans la bouche de personnalités politiques, ont imprégné les esprits.

« *C'est difficile à supporter car l'école inculque des valeurs, forme des citoyens, leur permet de rencontrer d'autres gens. On travaille beaucoup, on donne de notre énergie pour nos élèves* », confie-t-il.

Il n'a d'ailleurs pas l'impression de « *voler son salaire* ». Agrégé, proche de la retraite, il touche 3 600 euros net par mois. Mais ce n'est pas le cas de nombre de ses collègues qui, après de longues études et des conditions de travail parfois difficiles, commencent à



moins de 2 000 euros net. « *Si on était si privilégiés que ça, il y aurait des listes d'attente pour les concours, souligne-t-il. Mais au contraire ! On a même du mal à recruter.* »
Faut-il recruter les professeurs autrement ?

S'il salue des avancées sur le sujet des salaires des profs en début de carrière, il estime que « *ce n'est pas encore à la hauteur* ». Et appelle, comme beaucoup de ses collègues, à agir sur le nombre d'élèves par classe et à effectuer plus de recrutements – il cite notamment les accompagnants d'élèves en situation de handicap : « *Notre école se veut plus inclusive, mais il faut s'en donner les moyens.* »

« Une école à la hauteur de la situation »

A six semaines de la présidentielle, il est effaré de constater que l'éducation prend si peu de place dans les débats. « *Les candidats nous posent des tragédies sur l'insécurité, l'immigration, la peur de l'autre*, observe-t-il, navré. *L'école pourrait être un vecteur d'espoir pour l'avenir, l'occasion de trouver des postures positives, mais il n'en est rien.* »

La suite après la publicité

-50% la première année avec Google

En choisissant ce parcours d'abonnement promotionnel, vous acceptez le dépôt d'un cookie d'analyse par Google.

S'il pouvait s'adresser au futur président ou à la future présidente ? « *J'aimerais lui dire que la France mérite d'avoir une école à la hauteur de la situation. Elle devrait jouer le rôle d'ascenseur social pour beaucoup d'enfants issus de milieux défavorisés, mais cet ascenseur est coincé. Au point de créer de la désillusion sur les possibilités d'évoluer dans la société.* »

Alain Leluc aime être professeur. « *Ce que je fais a du sens*, s'enthousiasme-t-il, *et pas seulement en tant que prof de SVT : je fais un bout du chemin de la vie avec mes élèves, et j'en suis fier.* »

